

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Paul Rozenberg, *Le Romantisme anglais, le défi des vulnérables*, Paris, Larousse, coll. L, 1973, 288 p.

par Claude Gervais

Études littéraires, vol. 7, n° 2, 1974, p. 320-322.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500335ar>

DOI: 10.7202/500335ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Paul ROZENBERG, **le Romantisme anglais, le défi des vulnérables**, Paris, Larousse, coll. L, 1973, 288 p.

La lecture que nous propose M. Rozenberg de l'œuvre des romantiques anglais veut changer une certaine image du romantisme anglais et la remplacer par une conception qui, tenant compte du moment où cette œuvre a été écrite, lui donne une dimension politique et philosophique rarement reconnue. Il n'y a pas révélation de faits nouveaux, mais interprétation nouvelle de faits déjà connus. Ce n'est pas simple coïncidence, pense M. Rozenberg, si les romantiques anglais écrivent comme ils le font dans la période de mouvement révolutionnaire qui s'étend de 1780 à 1830. Le romantisme anglais a sa source dans les déceptions engendrées par les développements plus ou moins heureux de ce mouvement et les réactions extrêmes de la contre-révolution. Si le mouvement révolutionnaire avait réussi dans toutes ses phases et ses manifestations, si ses idéaux s'étaient pleinement réalisés, s'il n'avait pas lui-même, par ses excès et ses trahisons, été générateur de la contre-révolution et du triomphe du conservatisme et du réformisme, il n'y aurait pas eu de romantisme anglais. Essentiellement, ce que l'on connaît sous le nom de romantisme anglais est, alors que tout espoir est annihilé, la solution trouvée par un groupe de poètes pour survivre et demeurer fidèles à l'idéal un moment entrevu comme réalisable et, semblait-il, sur le point de se réaliser.

Au lieu de considérer le romantisme comme objet d'étude, M. Rozenberg l'utilise comme instrument de pensée. Le point de vue adopté se trouvant à l'intérieur même du phénomène, l'analyse des points saillants du romantisme prend une orientation

et atteint une profondeur auxquelles on est assez peu habitué. La signification de thèmes que l'on connaît bien s'en trouve approfondie et renouvelée.

L'auteur répond aux objections qui pourraient surgir aux points stratégiques de son argumentation en y décelant une analyse insuffisante du phénomène, un manque d'approfondissement. Un bon exemple de cette manière de faire se retrouve dans l'analyse du travail du deuil chez les romantiques anglais dans laquelle l'interprétation de l'auteur, suivant d'abord l'analyse traditionnelle, se sépare bientôt de celle-ci pour voir dans le travail d'approfondissement du deuil une recherche d'équilibre et une solution plus satisfaisante encore que dans le fait de surmonter le deuil.

Les deux premiers chapitres, « Le premier romantisme et l'idéalisme révolutionnaire » et « Où ce qui ne fut pas explique ce qui fut », décrivent une situation de fait et fournissent une interprétation des données de nature à étayer l'hypothèse de départ : chez tous les romantiques, on retrouve la perception de l'intolérable, qui permet d'imaginer le Désirable et incite à passer à l'action ; tous, ils ont été marqués par l'expérience indélébile de la Fraternité, un moment entrevue, puis finalement noyée dans les excès du mouvement révolutionnaire et de sa contre-partie contre-révolutionnaire. Ce qui fait l'unité du romantisme anglais, c'est son effort d'orientation, son unité d'aspiration. Le poète cesse d'être romantique lorsqu'il cherche des accommodements, lorsqu'il change d'option, lorsqu'il devient conservateur et se tourne contre le changement. Ainsi Coleridge et Wordsworth ne sont-ils plus vraiment romantiques après leur quarantième année. Le poète roman-

tique n'est pas un hypersensible, comme on est porté à le croire généralement, « mais au lieu de privatiser ses émotions, il les saisit comme universelles, les utilise comme instruments de connaissance, refusant la distinction "raisonnable" entre le domaine des émotions, qui serait celui de la subjectivité, [...] et le domaine des faits » (p. 82). La poésie romantique est une tentative de changer non pas seulement une situation présente, actuelle, mais de changer « l'image que l'homme veut donner de lui-même », une tentative qui va en profondeur dans son effort d'intégration.

C'est en partant de ces hypothèses que M. Rozenberg interprète les thèmes saillants de la poésie romantique : le travail du deuil, le remords, l'amour, la nature, etc. L'analyse qu'il en fait montre qu'ils peuvent être interprétés non plus comme obsessions, fixations, mais, au contraire, comme solutions dynamiques. Ce ne sont plus des refus de vivre, d'être responsable, mais ce qui permet de vivre en accord avec l'idéal entrevu. Suivant une ligne de pensée, une méthode rigoureuse, l'argumentation décrit et interprète l'évolution des romantiques au long de chapitres dont les titres qui se succèdent peuvent donner une idée : « S'orienter », « Les pôles », « Le crève-monde et le travail du deuil », « Du stoïcisme utopique », « Ancrages et libérations ». Il y a toujours présente, plus ou moins voilée, plus ou moins exprimée, une triple préoccupation : répondre aux objections de la critique traditionnelle avant même qu'elles puissent être formulées, dépasser les limites de l'analyse freudienne telle qu'elle est généralement pratiquée en se laissant conduire par l'intuition, enfin, tout en s'inspirant de principes d'analyse marxiste, être plus compréhensif,

total. C'est d'ailleurs au « Jeune Marx » et au « Vieux Freud », tels que liés par Marcuse, que se réfère ultimement cette méthode.

L'analyse de M. Rozenberg s'appuie sur les hypothèses formulées au début de son ouvrage, à savoir que : Blake est le personnage principal du romantisme et non un personnage marginal, que le sort du romantisme anglais est lié aux avatars du mouvement révolutionnaire 1780-1830, que l'œuvre des poètes romantiques est essentiellement expression de leur expérience indélébile de la Fraternité. Certes, ces points de vue ont parfois été suggérés par d'autres auteurs, mais non avec cette cohérence, cette perception globale et surtout cette audace que donne la certitude. Les arguments utilisés sont convaincants. Toute affirmation est minutieusement appuyée d'exemples, de citations, d'analyses de textes entiers, d'appels au contexte.

Parmi les prises de position les plus caractéristiques, se trouve la perception du romantique comme de celui qui pose la question : « Qu'est-ce que l'Histoire coûte aux hommes ? » (p. 37), l'idée que le travail du deuil est « non plus réaction instinctive à la privation, mais construction d'une marginalité incontestée, place forte de l'impuissance » (p. 92), que le Dieu-Père est remplacé par l'androgyné, l'homme complet, total, non par une Déesse naturante (p. 240), etc.

L'étude conclut à l'actualité des romantiques anglais, en ce sens que nous sommes (un chapitre s'intitule d'ailleurs « Nous sommes ») à un moment de l'Histoire où le rêve romantique peut être revécu et mené à bonne fin. Selon l'auteur, « l'unité du romantisme réside dans le refus de la distinction entre le politique, le culturel et le psychologique, et de l'opposition

forte entre le domaine public (politique) et le domaine privé (la quête du bonheur individuel). Le débat est d'actualité: il éclaire le divorce qui sépare le stoïcisme négatif (héroïque), dont le freudisme est aujourd'hui la version la plus répandue, et le stoïcisme utopique, qui renaît sous nos yeux.» (p. 153). L'ouvrage qui ouvre ainsi le lecteur à une interprétation nouvelle, l'invite aussi à l'action: «Il n'y a pas échec du romantisme. Après une longue latence, leurs problèmes, et leurs rêves sont parmi nous [...] La *résurgence massive* des exigences, des aspirations et des styles romantiques rend nécessaire la relecture de leurs œuvres, non par hommage culturel, mais par besoin de fraternité. Ce n'est pas leur sort qui nous intéresse, mais le nôtre: les romantiques peuvent nous servir de recours. Nous aider à comprendre que l'imagination partout latente continue de travailler l'humanité, qu'aucun échec n'est irrémédiable.» (p. 273).

La conclusion réelle de l'ouvrage se trouve être l'avant-dernier chapitre, ce chapitre intitulé «Nous sommes». Le dernier chapitre est une espèce de coda qui continue sur la lancée de la conclusion réelle. Il consiste en une série de réflexions ou sentences à la manière de Blake, «considérations», dit l'auteur, «presque utiles agrémentées de "Proverbes de Braise" à l'usage de ceux qui n'oseront jamais se dire romantiques». C'est la partie la plus discutabile du livre, susceptible d'irriter le lecteur qui se hérisse devant le propos moral avoué. D'ailleurs, sauf pour la satisfaction personnelle que peut en retirer l'auteur, on peut se demander pourquoi ce chapitre a été ajouté à un ouvrage déjà complet et, heureusement, d'un style tout différent.

M. Rozenberg évite habituellement

le jargon critique qui rend si difficile la lecture de certaines œuvres contemporaines. La thèse qu'il soutient est intéressante, bien défendue, minutieusement fouillée. L'ouvrage ajoute donc un aspect nouveau à la lecture des poètes romantiques. Il ne rend pas pour autant caduques les études antérieures consacrées soit à une analyse globale du romantisme anglais, soit à des analyses individuelles de poètes, études dont les méthodes, les points d'appui et les intentions étaient différents. On pourrait même dire qu'il les présuppose. Il s'agit donc plutôt d'une lecture qui vient compléter et enrichir l'acquis que d'une lecture qui vient complètement changer la perception que l'on peut avoir du romantisme anglais. Il y a, bien sûr, un important déplacement d'accent, une conception, à certains égards, véritablement nouvelle. Cependant, comme dans tout ouvrage de ce genre, l'étude d'un aspect de la question exige que l'on simplifie. Si l'argument bien étoffé semble contredire certaines découvertes d'autres critiques, c'est qu'il prend pour acquis chez les poètes étudiés une pureté de motivation et la préoccupation exclusive d'une cause ultime que l'on est peu susceptible de rencontrer habituellement aussi bien en littérature que dans la vie quotidienne. La lecture qui nous est proposée est donc à ajouter aux autres lectures que nous connaissons déjà; elle ne saurait les supprimer ni les remplacer.

Claude GERVAIS

Université Laval

□ □ □

Maurice DESCOTES, *les Grands Rôles du théâtre de Marivaux*, Paris, Presses Universitaires de France, 1972, 211 p.